

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Chemot



FEUILLET HEBDOMADAIRE AU Puits DE LA PARACHA

Pour toute remarque,
éclaircissement ou tout
autre sujet il est possible
de nous contacter:
Par téléphone: (718) 484 8 136

ou par Email:
Mail@BeerHaparsha.com

Chaque semaine diffusé gratuitement par mail.

INSCRIVEZ-VOUS DÈS AUJOURD'HUI!

En hébreu:

באר הפרשה
subscribe@beerhaparsha.com

En anglais:

Torah Wellsprings
Torah@torahwellsprings.com

En Yiddish:

דער פרשה קוואל
yiddish@derparshakval.com

En Espagnol:

Manantiales de la Torá
info@manantialesdelatorah.com

En Français:

Au Puits de La Paracha
info@aupuitsdelaparacha.com

En Italien:

Le Sorgenti della Torah
info@lesorgentidellatorah.com

En Russe:

Колодец Торы
info@kolodetztory.com



AUX ETATS-UNIS: Mechon Beer Emounah
1660 45th St, Brooklyn NY 11204
718.484.8136

EN ISRAËL: Makhon Beer Emouna
Re'hov Dovav Mecharim 4/2
Jérusalem
Téléphone: 02-688040

Edité par le Makhon Beer Emouna

Tous droits de Reproduction réservés

La reproduction ou l'impression du feuillet de quelque
manière que ce soit à des fins commerciales ou publicitaires
sans autorisation écrite du Makhon Beer Emouna est
contraire à la Halakha et à la loi.



Torah-Box.com
diffusion du judaïsme aux francophones

Retrouvez le feuillet sur
www.torah-box.com/ravbiderman

Chémot

« Que la tâche soit alourdie » : un regain de difficultés qui n'est que bénéfique et annonciateur d'une délivrance imminente

« Moché retourna vers Hachem et dit : Hachem, pourquoi as-Tu rendu ce peuple si misérable ? Dans quel but m'avais-Tu envoyé ? Depuis que je me suis présenté à Pharaon pour parler en Ton Nom, le sort de ce peuple a empiré, bien loin que Tu aies sauvé ton peuple. Hachem dit à Moché : "A présent, tu verras ce que Je vais faire à Pharaon. Forcé par une main puissante, il les laissera partir ; d'une main puissante, lui-même les renverra de son pays." » (5, 22-24 ; 6, 1)

Tous les commentateurs s'interrogent : en quoi les paroles d'Hachem : "A présent, tu verras (...)" sont-elles une réponse à la question de Moché : "Pourquoi as-Tu rendu ce peuple si misérable" ?

Le Kéli Yakar explique que, déjà lors de l'alliance de "Bène Habétarim" (où D. promit à Avraham la terre d'Israël), il fut décrété que les Bné Israël résideraient sur une terre étrangère pendant quatre cents ans. Or, à ce moment-là, ce temps n'était pas encore achevé, car ils n'étaient en Egypte que depuis deux cent-dix ans. C'est pourquoi le Saint-Béni-Soit-Il accrut la dureté de la servitude afin que cette période plus courte de terrible asservissement soit considérée comme un temps d'esclavage plus long et que le terme de la délivrance soit anticipé. C'est ce que signifient les termes "A présent" : "Sur le champ, tu vas voir ce

que Je vais faire à Pharaon", car c'est seulement grâce au fait que "Tu as rendu ce peuple si misérable", qu'ils pourront être délivrés *sur le champ*. Nous voyons donc que ce sont précisément l'intensification des difficultés et l'alourdissement des souffrances qui accélèrent la venue de la délivrance. Chaque "mal" n'est qu'une préparation à un bienfait et **tout** ce que D. accomplit est bénéfique et a pour but de déverser sur l'homme une abondance de bonté, plus encore qu'avant les difficultés.

Ensuite, le Kéli Yakar écrit des paroles qui constituent un élixir de vie et un remède bienfaisant pour tous ceux qui subissent des malheurs en série et s'en trouvent accablés, voire brisés :

« On sait, écrit-il, que les choses se passent toujours ainsi : chaque jour avant l'aube, l'obscurité s'intensifie plus encore qu'au milieu de la nuit et, ensuite, la lumière du matin pointe et va en augmentant. De même, la plupart des malades se renforcent à l'approche de la mort, ils s'assoient sur leur lit et demandent à manger avant que la mort prenne le dessus. Pendant l'hiver, également, avant que le soleil monte dans le ciel, le froid se fait davantage sentir pour être finalement vaincu par les rayons solaires. C'est une loi naturelle : chaque élément de la nature sentant que se dresse devant lui un élément contraire qui menace son existence, se renforce davantage contre lui en refusant de s'y plier, et tente d'agir par tous les moyens à sa disposition, pour finalement se voir terrassé par cette force



contraire ; il en est ainsi dans tous les exemples que nous avons mentionnés. De même, le fait que Pharaon s'ingénia à persécuter les Bné Israël à ce moment plus que jamais, fut le signe indiscutable que la fin de ce dernier s'approchait, et que la délivrance s'annonçait pour annuler tous ses agissements, et c'est la raison pour laquelle il intensifia son opposition. C'est le sens de la réponse d'Hachem : "*A présent(...)*" : c'est parce qu'à présent est arrivé le temps de les renvoyer à tout jamais, que Pharaon se dresse devant eux d'une main forte et c'est justement le signe que "*Ma délivrance est près de venir et Ma justice de se dévoiler*" (Isaïe 56, 1). »

On peut expliquer également, grâce à ce qui précède, le verset de notre Paracha (2, 4) : « *Sa sœur se tint à distance.* » Il constitue l'éloge de Miryam qui, même au moment où le Créateur semblait voiler Sa face (puisqu'ils furent tenus de dissimuler Moché) et qu'Il se tenait *à distance*, se (*main*)*tint* solidement dans sa Emouna en Hachem et ne se laissa pas impressionner.

Les signes de cantillation sous les mots du verset (1, 14) וַיַּרְרֻ אֶת חַיִּיהֶם (« *Et ils leur rendirent la vie amère* ») sont "Azla" et "Kadma". Dès lors, demande l'Admor de Varka, pour quelle raison ces signes, qui suggèrent la joie, se trouvent-ils à cet endroit qui décrit une situation misérable et amère ?

Il répond qu'en réalité, les Bné Israël, comme nous l'enseignent 'Haza'l, étaient destinés à rester exilés en Egypte pendant quatre cents ans. Cependant, l'alourdissement de la servitude accéléra le terme de cet exil, et ce fut parce que les Egyptiens leur rendirent

la vie amère, que la délivrance fut anticipée. On y trouve une allusion dans le nom des signes de cantillation utilisés dans ce verset : "Kadma" (qui signifie aussi : "elle fut avancée") suggère que la délivrance fut **anticipée**, et "Azla" (qui signifie en araméen "aller"), qu'ils (les Bné Israël) **partirent** (d'Egypte) précisément grâce au fait que les Egyptiens leur rendirent la vie amère (ces signes se trouvant sous ces mêmes mots). Tout cela nous enseigne que **les vicissitudes de l'existence ont pour effet d'anticiper la délivrance et que dès à présent, il nous incombe d'être heureux.**

Tel est le comportement juste qu'il convient d'adopter : savoir et être convaincu que le Saint-Béni-Soit-Il est à l'origine de toute chose, qu'Il ne nous prodigue que du bien même lorsqu'il nous semble (si l'on peut dire) qu'Il nous a abandonnés et voile Sa face (parfois, nous nous en rendons compte rapidement, et parfois seulement après un certain temps).

J'ai entendu, à ce propos, la terrible histoire qui suit, de la bouche du Rav 'Haïm Elazar Rozenfeld, qui dirige d'une main de maître, le célèbre centre "Baït Lapélitote" ("La maison des réfugiées") :

« Voici plusieurs années, raconte-t-il, au mois de 'Hechvan 5775 (2015), alors que nous étions en train d'organiser les préparatifs du mariage d'une jeune orpheline, je m'adressai à un célèbre donateur afin de lui donner le mérite de prendre une part conséquente des dépenses du mariage (par exemple, celles de la soirée des noces). Ce dernier répondit à mon appel avec joie : "Je vous envoie, dit-il, une valise remplie



de bonnes choses : des manteaux et des bijoux !"

« Je regrettais presque de m'être adressé à lui, avoua Rabbi 'Haïm, ce n'était, en effet, pas de cela dont j'avais besoin, mais d'argent, afin de régler les frais du mariage. Cependant, le donateur, lui, ne renonça pas, et durant deux semaines, il ne cessa de me "poursuivre" en promettant : "Tel jour, je t'enverrai la valise par le livreur un tel, etc., etc." Dans les faits, il m'annonça finalement que le 25 'Hechvan à l'aube, l'émissaire atterrirait en Israël. »

Il demanda alors si Rabbi 'Haïm pouvait envoyer quelqu'un pour réceptionner le 'colis'. Sans nous étendre sur les événements, voici ce qui se passa finalement :

Rabbi 'Haïm demanda à un Avrekh habitant le quartier de Har Nof (dont la femme travaillait au Baït Lapélitote) de prendre contact avec le chauffeur de taxi chargé de la livraison. Cependant, il y eut un malentendu entre eux et le jour venu, l'heure convenue arriva, mais le temps passa sans que le chauffeur de taxi ne donne signe de vie. Ce fut bientôt l'heure à laquelle l'Avrekh en question avait l'habitude de prier (ce dernier étant quelqu'un de très organisé). Il avait pourtant bien convenu avec le chauffeur qu'il amène le colis à la synagogue "Bné Torah" à Har Nof, mais de colis, point ! Finalement, il s'avéra que le chauffeur se trouvait quelques rues plus loin, s'étant trompé d'endroit. L'Avrekh n'avait pas le choix : il sortit de la synagogue afin de le chercher, tout en pestant sur le trajet contre Rabbi 'Haïm qui lui faisait perdre son office

régulier ("cela bouleverse tout mon emploi du temps !").

C'est là qu'arriva le miracle : deux minutes après, des arabes pénétrèrent dans la synagogue et y firent un véritable massacre (comme on s'en souvient). Ils "réussirent" particulièrement leur travail *וְיָצְאוּ* à la table où cet Avrekh s'asseyait régulièrement.

Lorsqu'on vérifia, par la suite, les enregistrements des caméras de sécurité, on y vit l'Avrekh en train de descendre les escaliers, son téléphone collé contre son oreille, remuant la main au rythme des reproches qu'il adressait à Rabbi 'Haïm (tels que : "Tu m'as tué toute ma journée !"). Il ignorait alors que, grâce à cet acte de bonté, loin de lui "tuer" sa journée, au contraire, il la lui fit vivre, ainsi que toutes les autres de son existence. Sans cela, il aurait sans doute compté parmi les autres martyrs de cet attentat.

Cette histoire est un enseignement édifiant sur la force que possède un acte de bienfaisance. Elle nous montre également comment une situation en apparence mauvaise peut s'avérer être un véritable bienfait pouvant même aller jusqu'à nous sauver la vie !

Notre Paracha (3, 16-18) rapporte qu'Hachem parla ainsi à Moché : « *Va, réunis les anciens d'Israël, et dis-leur : "Hachem, le D. de vos pères m'est apparu, le D. d'Avraham, Its'hak et Yaakov, en disant 'Je me suis souvenu de vous' (...)" ; et ils écouteront ta voix* », et Rachi d'expliquer : « *"Ils écouteront ta voix"*, d'eux-mêmes, du moment que tu leur parleras ce langage (פָּקַד



פקדתי, "Je me suis souvenu"), ils écouteront ta voix, car c'est un signe qui leur a été transmis déjà depuis Yaakov et Yossef, que ce serait par ces mots qu'ils seraient délivrés. » (La source de Rachi est le Midrach Rabba 3, 8)

Le Chla'h Hakadoch (§22) pose une question : pourquoi précisément ce langage de פקד devait-il être annonciateur de la délivrance et pas un autre ? En outre, pourquoi ce mot est-il écrit dans le verset sans Vav, פקד au lieu de פקוד (bien qu'il se prononce "Pakod" comme si le Vav était écrit) ?

La réponse, explique-t-il, est basée sur l'enseignement de la Guemara (Méguila 13b) : « Le Saint-Béni-Soit-Il fait précéder toujours le mal de son remède. » Suivant ce principe, fait-il remarquer, les lettres du mot פ-ק-ד précèdent celles du mot צ-ר-ה [le malheur] (la lettre צ précède la lettre פ dans l'alphabet, de même pour le ק et le ר, n.d.t), afin de suggérer que le remède précéda le mal. En d'autres termes, **le fondement de la délivrance consiste à reconnaître et à être convaincu qu'un malheur n'en est pas un, mais est une préparation à la délivrance.**

Voici un autre exemple tiré de notre Paracha :

« Et le prêtre de Midiane avait sept filles. Elles vinrent puiser là et emplir les auges, pour abreuver les brebis de leur père. Les bergers survinrent et les repoussèrent. » (2, 16-17)

« Nos Sages enseignent : Yitro était un prêtre idolâtre ; il prit conscience que cela était vide de sens, en murissant des pensées

de repentir avant même la venue de Moché. Il réunit alors les gens de sa ville et leur dit : "Jusqu'à aujourd'hui, j'étais à votre service. A présent, je me fais vieux ; choisissez-vous un autre prêtre (...)." Ils se levèrent et le mirent en anathème. Ils décrétèrent que personne ne devait avoir de contacts avec lui, ne travaille pour lui, ni ne fasse paître son troupeau. Aussi, quand Yitro demanda aux bergers de faire paître son troupeau, ils refusèrent ; c'est pourquoi il envoya ses filles. 'Elles vinrent puiser là et emplir les auges', cela vient nous apprendre qu'elles se pressaient d'arriver avant les bergers par crainte de ces derniers. 'Les bergers survinrent et les repoussèrent' : est-il possible que Yitro soit le prêtre de leur idole et qu'ils repoussent ses filles ? Cela vient nous apprendre qu'ils le mirent en anathème et repoussèrent ses filles. » (Midrach Rabba 1, 32)

Ce commentaire témoigne donc que Yitro fut humilié de la manière la plus basse que l'on puisse imaginer. Dès lors, chacun est en droit de s'étonner : « Est-ce cela la récompense de la Torah ? » Ou, en d'autres termes, est-ce la récompense qui revient à celui qui, jusqu'alors, siégeait dans les hautes sphères de la société, et qui abandonna tout au nom de la gloire de D. ? A celui qui alla s'attacher à la foi authentique parce qu'il réalisa que sa situation n'avait aucun sens ?

Cependant, après coup, il s'avéra que ce fut précisément cette humiliation qui fut la cause de son ascension en devenant le beau-père de Moché, puisque ce fut ce dernier qui sauva ses filles des mains des bergers, et que, grâce à cela, Yitro envoya celles-ci



appeler Moché. On voit donc que s'il avait manqué, ne serait-ce qu'un peu, de l'affront qu'il subit, Yitro n'aurait jamais accédé à la grandeur qu'il mérita ensuite. Car si les bergers n'avaient pas chassé ses filles, Moché ne se serait jamais préoccupé de faire abreuver leur troupeau.

Cet épisode constitue pour nous un enseignement : le Saint-Béni-Soit-Il "relève ceux qui sont courbés", chacun selon sa propre épreuve, qu'il s'agisse de problèmes de santé, de difficultés financières ou d'éducation... Car bien que l'épreuve nous montre un être "courbé", cette position est le point de départ d'une élévation, un tremplin pour être délivré. Et si cela s'avéra être vrai pour un non-juif comme Yitro, à plus forte raison cela l'est-il pour un juif : lorsqu'il sombre dans les vicissitudes de l'existence, qu'il sache que même cela est un bienfait pour lui et que c'est à partir de celles-ci que surgira la délivrance.

Chaque juif face à ses épreuves pourra donc y trouver un réconfort : l'opacité des ténèbres n'est pas une raison de découragement, mais au contraire, un signe que son salut est proche !

Nous avons déjà souvent évoqué cette caractéristique fondamentale du juif : l'espoir bat en permanence dans son cœur et il ne se décourage pas (même si cela lui arrive וְיָצָא, ce n'est que l'œuvre du Yetser Hara qui lui trouble l'esprit, et il lui incombe de dévoiler le souffle d'espoir qui se trouve profondément ancré dans son cœur).

Rav 'Haïm Mordékhaï Salonime (le Mahamar Mordékhi) développe d'après cela ce que notre Paracha rapporte à propos de

la fille de Pharaon. Celle-ci descendit au fleuve afin de s'y tremper. Elle y trouva un berceau qui flottait sur l'eau ; *« Elle l'ouvrit, vit l'enfant, et voici que le garçon pleurait. Elle fut prise de compassion pour lui et dit : "Celui-ci est un enfant des Hébreux." »*

(2, 6) Les commentateurs se sont demandé d'où elle savait qu'il s'agissait d'un enfant des Hébreux. Pourtant, Pharaon avait décrété ce jour-là de jeter tous les garçons dans le fleuve, y compris les Egyptiens. [Ils font également remarquer qu'il n'est pas écrit : *« Elle vit l'enfant et dit : "Celui-ci est un enfant des Hébreux." »*, mais : *« Elle l'ouvrit, vit l'enfant, et voici que le garçon pleurait. Elle fut prise de compassion pour lui et dit : "Celui-ci est un enfant des Hébreux." »*, ce qui semble suggérer un lien entre le fait qu'elle reconnut qu'il était un enfant des Hébreux et ses pleurs].

Il explique qu'il existe une grande différence et une énorme distance entre les pleurs d'un goy et celui d'un juif : un goy pleure par découragement et par tristesse sur ce qui lui manque, et par désespoir sur ce qu'on lui a pris et qui ne reviendra jamais, alors qu'un juif pleure en ayant l'espoir que son Père céleste ne l'abandonnera pas. Ce fut ce que la fille de Pharaon perçut dans les pleurs de l'enfant : l'espérance et non le désespoir, d'où le fait qu'elle s'exclama : *"Celui-ci est un enfant des Hébreux."*

Le Nétivot Chalom raconta qu'en 5696 (1936) [et ensuite], les Arabes commirent des pogroms en Erets Israël. La veille de Tich'a Béav de cette même année, de nombreux juifs furent assassinés à Tibériade.



La terreur régnait alors dans les rues, et aller à la synagogue à ce moment-là représentait un réel péril pour la vie. C'est pourquoi le soir de Tich'a Béav, seulement un petit nombre de personnes qui habitaient dans le quartier du Rama'h, allèrent l'écouter la récitation les "Kinote" (lamentations sur la destruction du Temple et l'exil, n.d.t) chez lui. Tous étaient alors assis, brisés et plongés dans l'affliction, et éclataient de temps à autre en sanglots. Devant eux, le Rama'h lut la Méguilat Eikha sur un ton retenu. Lorsqu'il arriva au troisième chapitre, et qu'il lut les versets (22-24) : *« C'est que les bontés d'Hachem ne sont pas taries et que Sa miséricorde n'est pas épuisée. Hachem est mon lot, dit mon âme, aussi espéré-je en Lui »*, il éclata à son tour en pleurs sans pouvoir se contrôler. Le Nétivot Chalom expliqua l'attitude du Rama'h par l'un des enseignements de ce dernier : *« Un juif ne pleure jamais de désespoir mais toujours d'espérance. »* C'est pourquoi ce fut précisément lorsqu'il récita des versets de consolation, qu'il trouva la possibilité de décharger sa souffrance et de répandre son cœur en un flot de larmes sur les tourments du peuple juif. Dans le même temps, il se renforça sachant que les bontés d'Hachem ne tarissent jamais, et il retrouva ainsi courage.

« Leurs plaintes montèrent vers Hachem » ; tout homme a besoin de la force de la prière. La valeur de la prière d'un cœur contri.

« Les Bné Israël gémirent du sein de la servitude et se lamentèrent, et leur plainte monta vers D. du sein de la servitude ».
(2,23)

Le Ramban et Rabbénou Bé'hayé expliquent tous deux que même si le temps de leur délivrance était déjà arrivé, les Bné Israël ne furent cependant pas délivrés avant qu'ils ne crient vers Hachem, et ce fut seulement grâce à leurs plaintes que D. se souvint de son alliance et de sa promesse de les délivrer. Ceci afin de nous enseigner qu'il incombe à l'homme de se répandre en prière devant son Créateur, en sollicitant sa miséricorde sur chaque chose, grande ou petite. Car même l'abondance déjà prête à se déverser sur lui ne peut lui parvenir sans qu'il ne prie au préalable.

On retrouve cet élément fondamental à travers un autre enseignement du Ramban, lui aussi dans notre Paracha (4,10), lorsque Moché répondit à Hachem *« Je ne suis pas habile à parler (...) car j'ai la bouche pesante et la langue embarrassée »*. A priori cela demande quelque éclaircissement : Hachem n'était-Il pas en mesure de faire disparaître ce défaut de prononciation de la bouche de Moché, alors qu'Il accomplit ensuite de grands prodiges durant toute la sortie d'Egypte. C'est que, répond le Ramban, le Saint-Béni-Soit-Il n'accomplit pas de miracle si l'homme ne prie pas à cette fin. Fût-il Moché Rabbénou, Hachem ne le guérit pas, pour la raison qu'il ne pria pas pour cela (et la raison pour laquelle Moché ne pria pas pour cela, était qu'il ne voulait pas être compté comme dirigeant du peuple d'Israël pour se présenter devant Pharaon), mais il est certain que si Moché avait sollicité la miséricorde Divine et qu'il avait prié pour être guéri, il aurait été exaucé. Dès lors, chaque homme sensé apprendra d'ici une leçon pour lui-même en sachant donner à



la prière, la valeur qu'il lui revient et en sachant l'exploiter au mieux.

Rabbénou Bé'hayé fait remarquer en outre que le verset mentionne par deux fois l'expression « *du sein de la servitude* ». "Cela nous enseigne, écrit-il, qu'il n'existe pas de prière aussi entière que celle d'un homme qui prie du sein des souffrances et des vicissitudes de l'existence, car celle-ci est bien plus acceptée par Hachem, comme on trouve chez le prophète Yona (2,8) qui s'exprima en disant « *Quand mon âme, dans mon sein, allait défaillir, je me suis ressouvenu d'Hachem, et ma prière a monté vers Toi, vers ton saint Sanctuaire* », en promettant ainsi que la prière prononcée du sein des souffrances et qui émane d'une âme contrite, est la prière qui mérite de pénétrer dans le saint Sanctuaire d'Hachem.

Le Or Ha'haïm lui aussi, écrit à ce sujet, que "tel est le sens du verset des Tehilim (118,5) : « Du fond de ma détresse, j'ai invoqué Hachem ; et Il m'a répondu, Hachem, dans la largesse », car, dit-il, une des prières les plus acceptées est celle qui est exprimée du sein des malheurs. C'est ainsi qu'il est dit : « Dans ma détresse j'ai invoqué Hachem » (Yona 2,3), car la prière dans laquelle un homme appelle Hachem du sein de son malheur et de tout son cœur, est celle qui monte immédiatement dans les hauteurs". Puis il ajoute : "La prière qui provient de la souffrance de l'homme n'est pas comme les autres prières qui ne montent vers Hachem et ne se présentent à Lui qu'à l'aide d'intermédiaires et des créatures ailées chargées de cette tâche (les anges), mais elle monte directement devant le Trône de

Gloire sans aucun intermédiaire, et c'est ce qui est écrit : « *leur plainte monta vers D. du sein de la servitude* » pour suggérer que ce fut grâce au fait que leur plainte vers Hachem était *du sein de la servitude* qu'elle monta sur le champ devant le Maître du monde".

Rav Avraham Abba Kosovski, qui fut le Rav de Genève, raconta qu'il séjourna près du 'Hafetz 'Haïm pendant la période noire de la première guerre mondiale, époque où des dizaines de milliers de juifs furent enrôlés dans l'armée pour être envoyés au front. Durant ces années, personne n'était en mesure de savoir ce qui leur était arrivé. Leurs femmes, demeurées "Agounotes", venaient alors en sanglots, demander au 'Hafetz 'Haïm une bénédiction afin qu'ils reviennent sains et saufs de la guerre. Ce dernier, qui pleurait avec elles, leur répondait cependant : "Pourquoi venez-vous à moi, montez à la synagogue, ouvrez l'arche sainte et répandez votre cœur devant Hachem qui attend vos prières et ne demande qu'une chose : que vous insistiez auprès de Lui sans relâche « *Ceux qui invoquent Hachem, ne demeurez pas silencieux et ne Le laissez pas demeurer silencieux, ne vous taisez pas* » ! (Isaïe 62,5-6)

Les malheureuses lui demandèrent alors "Quelle prière devons-nous dire, car elles étaient habituées à dire des prières toutes faites, comme celle qu'elles récitaient à l'allumage des bougies de Chabbat, lors de la Havdala, ou à diverses occasions.

" Il n'est nul besoin de réciter des requêtes, leur répondit le 'Hafetz 'Haïm, seulement ce qui pèse sur le cœur. Lorsqu'un enfant



a soif ou faim, il ne cherche pas dans le recueil des requêtes, il pleure avec ses propres mots. Nous aussi, nous devons être comme "*le nourrisson pendu au sein de sa mère*" (Téhilim 131,2). Doit-on rechercher des formules toutes faites ?! On déverse son cœur devant notre Père rempli de miséricorde..." !

